LES FEMMES DANS LES PHARES



Des pionnières qui ont illuminé la mer

Section: Dossier

Numéro de magazine: #16

PRINTEMPS 2026

TEXT: Cristina Rodríguez Paz, réalisatrice du documentaire « Aunque seamos islas » et autrice du livre « La luz que nos guía », sur le témoignage des gardiennes de phares de notre pays.

FOTO: Cristina Rodriguez Paz.

Le Corps des techniciens de signalisation maritime existe en Espagne depuis 1851. Cependant, les femmes n'ont pu y accéder à égalité avec les hommes qu'en 1969. Comparée à d'autres pays où l'exercice de cette profession leur a toujours été interdit, l'Espagne pourrait sembler un exemple de progrès, mais il suffit de regarder outre-Atlantique pour constater que ce n'est pas le cas. Aux États-Unis, le métier de gardienne de phare existe depuis 1776, date à laquelle Hannah Thomas est devenue la première gardienne de phare recensée à Plymouth, dans le Massachusetts.

Traditionnellement, les phares étaient des lieux où les femmes n'étaient pas autorisées à travailler. Paradoxalement, cette interdiction relevait davantage de l'autorité que de la réalité, car depuis l'Antiquité, il était valorisé que le gardien de phare ait une famille, facilitant ainsi l'entretien et le logement. Bien que de nombreuses femmes y vivaient comme épouses ou filles de gardiens de phare et collaboraient à l'entretien des signaux, rares étaient celles qui pouvaient accéder au poste de gardien. Pendant des décennies, elles

furent considérées comme faibles ou incapables d'un travail technique et exigeant, en raison du machisme et d'un paternalisme mal compris. La première femme à intégrer officiellement le Corps fut Margarita Frontera Pascual, en mars 1969. Elle fut suivie, en 1973, par María Amable Traba, María Cristina Fernández Pasantes et Dolores Papis Ibáñez puis, en 1979 par Elvira Pujol Font.

Une autre raison fondamentale expliquant la présence de seulement vingt-six gardiennes de phare contre plus de mille hommes dans notre histoire tient au temps très limité dont les femmes ont disposé pour postuler. En 1992, un décret gouvernemental a déclaré la profession « à supprimer ». De 1969 à sa suppression en 1992, les femmes n'ont eu que vingt-trois ans pour accéder à cet emploi public.

Les pionnières

Jusqu'en 1969, date du premier concours ouvert aux hommes et aux femmes, les épouses et les filles des gardiens de phare participaient à l'entretien des phares. Dans certains pays européens, cette aide féminine était reconnue et rémunérée. En Espagne, en revanche, cette tâche restait reléguée dans l'ombre, sans salaire ni reconnaissance.

Seules deux femmes se présentèrent au premier concours ; l'une d'elles, la Majorquine Margarita Frontera, réussit les épreuves et devint la première gardienne de phare espagnole. Cependant, bien avant que Frontera n'allume sa lanterne, d'autres femmes avaient veillé sur les phares par nécessité, par devoir ou par amour. Quatre cas documentés – et probablement bien d'autres restés dans l'ombre – témoignent de ce travail avant sa reconnaissance officielle.

La première fut Melitona Martín Caballero, qui, en 1926, remplaça son mari malade au phare de Punta Cumplida (La Palma). Les ingénieurs locaux approuvèrent la proposition du gardien de phare subalterne Rafael García, bien qu'il n'ait jamais été confirmé si le ministère avait validé cette nomination ni si Martín Caballero avait été rémunérée. Son cas fut néanmoins consigné : celui d'une femme exerçant le métier de gardienne de phare par pure nécessité et à contre-courant du machisme ambiant.

Quelques années plus tard, Manuela García Orts succéda à son père, Higinio García Blasco, au phare des îles Columbretes. Son remplacement ultérieur par son frère Francisco, qui approuvera plus tard l'opposition au Corps des gardiens de phares, démontra l'impossibilité pour elle, malgré ses compétences, d'aspirer à la même reconnaissance.

Toujours aux Columbretes, entre 1934 et 1935, Josefa Castelló Gómez travailla comme aide-gardienne. On sait peu de choses sur sa rémunération ou ses tâches, mais son nom figure parmi les dernières pionnières à avoir occupé ce poste avant l'arrivée des véritables gardiennes de phares.



Portrait de Melitona Martín Caballero et de son mari, gardien de phare. Melitona dut le remplacer pour cause de maladie, devenant ainsi l'une des premières gardiennes de phare d'Espagne, bien que de forme non officielle. Photo : Archives familiales.



La Majorquine Margalida Frontera fut la première gardienne de phare de l'État espagnol. Photo : Archives familiales Frontera.

Un plaidoyer pour l'égalité

Cependant, aucune histoire n'est aussi révélatrice que celle d'Eloísa Trull Sanés, la troisième femme documentée à avoir travaillé dans un phare espagnol, et la seule dont le combat a transcendé la sphère domestique pour devenir un plaidoyer pour l'égalité.

Née à Roses en 1909, Eloísa Trull était la fille du gardien de phare Felipe Trull Pujol, affecté au phare de Sant Sebastià, à Gérone. En mai 1930, lorsque le gardien de phare en chef, Josep Oliver Sastre, prit sa retraite, son père lui proposa de prendre le poste d'agent de service, rémunéré à hauteur de huit pesetas

par jour. Sa candidature fut acceptée à titre provisoire et, le 1er juin 1930, Eloísa Trull commença à travailler comme assistante gardienne de phare.

Pendant vingt-neuf jours, elle s'acquitta de toutes ses fonctions avec compétence, jusqu'à la réception de la réponse de la Direction générale : sa nomination était annulée. Il fut allégué que le poste était en cours de pourvoi et que, de toute façon, « il n'était pas jugé approprié de nommer des femmes à des postes de cette nature ». Eloísa Trull ne reçut aucune rémunération. Le jour même, le nouveau gardien de phare, Enrique Pujol García, fut affecté au phare. Plus tard, Trull l'épouserait et ensemble, ils consacreraient leur vie au service des phares, poursuivant, sous une autre forme, la vocation qui l'animait depuis sa jeunesse.

En 1932, encouragé par le climat d'ouverture de la Seconde République, Felipe Trull insista de nouveau, demandant cette fois que son épouse, María Cortada Corredor, soit nommée employée. Sa requête fut une fois encore rejetée au moyen d'arguments bureaucratiques et sur un ton méprisant envers le gardien du phare, auquel on reprocha « son manque de respect pour s'être adressé directement à ses supérieurs ».

Ce double refus marqua un tournant. La tentative des Trull d'ouvrir la voie aux femmes fut punie, et leur persévérance fut perçue comme un manque de discipline. L'administration fit bloc et annihila toute possibilité pour une femme d'être reconnue dans la profession.

Eloísa Trull est décédée à Sant Carles de la Ràpita en 2000, sans jamais avoir reçu la reconnaissance qu'elle méritait pour ce mois de travail qui fit d'elle, malgré elle, la première gardienne de phare catalane et l'une des grandes pionnières espagnoles. Il faudra attendre trente-neuf ans avant qu'une autre femme puisse enfin exercer officiellement cette profession.

La première gardienne de phare

Margarita Frontera Pascual fut la première femme à intégrer officiellement le Corps des techniciens mécaniciens de signalisation maritime. Née à Majorque, elle se destinait à l'enseignement lorsque son frère Antonio, gardien de phare, lui transmit sa fascination pour ce métier. À la fin des années 1960 en Espagne, les femmes n'étaient pas admises dans la plupart des instances ministérielles, mais tout changea lorsqu'elles furent autorisées, pour la première fois, à intégrer divers organismes d'État. Margarita Frontera se prépara avec détermination aux concours d'entrée, accompagnée de son fiancé, Bernardo Reus. Tous deux réussirent et se marièrent peu avant leur prise de fonctions, inaugurant ainsi une nouvelle tradition dans le monde des phares : les couples de gardiens de phare.
Son arrivée ne passa pas inaperçue. En 1969, certains journaux des Baléares publièrent un bref article soulignant qu'une femme avait rejoint pour la première fois le corps des gardiens de phare espagnols. Une photo d'elle et de son mari parut dans plusieurs journaux et magazines nationaux.

Sa première affectation fut la station DECCA de Sant Joan del Riu. C'était l'occasion de travailler avec son mari et de consolider leur vie commune au service de la signalisation maritime. Leur premier enfant y naquit. Après plus de trois ans, ils obtinrent une mutation au phare du Cap de Creus, à Gérone. Ces années furent parmi les plus heureuses de sa vie. La famille appréciait les criques environnantes et la tranquillité du lieu.

Le couple souhaitait retourner dans son pays d'origine et savait qu'il serait très difficile de trouver deux emplois simultanément ; Frontera a donc demandé un congé, a réussi les examens d'enseignement et a commencé à travailler comme enseignante, tout en continuant à vivre dans le phare avec son mari.

Le destin les ramena à Majorque, où Reus trouva un emploi et Frontera un poste dans une école rurale où elle travailla jusqu'à sa retraite anticipée pour raisons de santé. Bien qu'ayant quitté le service actif des

phares, elle resta toujours attachée à ce monde.
Margarita Frontera n'a pas exercé la fonction de gardienne de phare pendant de nombreuses années, mais son empreinte fut profonde. Elle a brisé un tabou institutionnel et symbolique, démontrant que les femmes pouvaient elles aussi veiller sur les phares qui guident les navigateurs.

Elvira Pujol Font, la voix d'une époque révolue

L'histoire d'Elvira Pujol nous arrive d'une manière différente. Son témoignage ne provient pas uniquement de sources documentaires, mais du contact direct au cours de cinq années de conversations et de rencontres. Sa participation au long-métrage *Aunque seamos islas*, ainsi qu'à l'exposition *Fareras. La luz que nos guía*, a été essentielle pour préserver la mémoire vivante d'une profession en voie de disparition. Ce qui suit est construit à partir de sa propre voix.

Pujol est né en septembre 1950 à Empúries, ville côtière de la commune de L'Escala. L'enseignement était sa première vocation, mais vers la fin des années soixante-dix, une nouvelle parue dans le BOE a éveillé sa curiosité : un appel à candidatures pour le Corps des techniciens mécaniciens de signalisation maritime.

Elvira Pujol a trouvé dans ce métier ce qu'elle recherchait : un équilibre entre vie professionnelle et vie personnelle. Elle a décidé de passer l'examen en 1979. Après son stage, elle a d'abord été affectée au Centre technique de signalisation maritime d'Alcobendas, puis, à titre provisoire, comme remplaçante au sein du réseau DECCA à Ronda, où elle est restée six mois.

De retour à Gérone, après un séjour comme assistante au phare de Sant Sebastià à Palafrugell, elle devint gardienne de phare suppléante pour la province. Elle travailla dans tous les phares de la côte jusqu'en 1982, date à laquelle elle fut nommée au poste de Cap de Creus, où elle resta jusqu'en 2002. Durant ces deux décennies, elle fut témoin des profonds bouleversements dans la gestion du système des phares. En 1992, le décret dit d'extinction fut promulgué, et un an plus tard, le transfert des compétences du ministère des Travaux publics et de l'Aménagement du territoire aux autorités portuaires eut lieu, contraignant les techniciens à choisir entre conserver leur emploi dans la fonction publique ou devenir dockers. Pujol choisit de poursuivre sa carrière et devint employée au port de Barcelone. Le coup le plus dur, cependant, survint en 2001, avec la perte de son droit au logement. Pour elle, ce changement signifiait la rupture d'un lien essentiel : être gardienne de phare sans phare n'avait plus aucun sens.

L'histoire de Pujol ne se contente pas de retracer le parcours d'une femme dans un monde d'hommes, elle marque aussi la fin d'une époque. Elle incarne la transition entre la gardienne de phare qui habitait la lumière et la technologie qui la tient à distance. Dans sa voix, on perçoit ce que son travail représentait pour elle :

« Tenter de décrire ce que l'expérience de tout cela a représenté, au cours de ces vingt années, devient une tâche complexe, où l'objectivité et la subjectivité se confondent de telle manière qu'il est difficile de l'expliquer.

Les paramètres qui ont justifié l'importance que j'ai mise en avant dans ce travail peuvent se résumer, en quelques mots, à la mission de veiller sur les installations, de les entretenir et de les préserver afin d'assurer un service d'orientation continu, sous forme de signalisation lumineuse. Et tout cela, depuis le phare du Cap de Creus !

Ce regard est resté comme un substrat latent, conférant une dimension nouvelle à ce qui aurait pu n'être qu'une simple exécution. Je tiens à souligner l'importance du lieu, élément essentiel de tout ce qui a contribué à développer et à encourager ce processus vital. Peut-être aussi, une manière d'être au

monde. »

Le décret d'extinction marqua le début de la fin. Le phare, son gardien et son associé, symboles de vie pour des générations entières, disparaissaient. Ce compte à rebours jusqu'à l'abandon du dernier phare signifiait la fin d'une profession liée à un mode de vie solitaire, à une vocation de solidarité et à un lien profond avec la mer et la nature.

Aujourd'hui, il reste à peine seize phares habités, et trois seulement ont des gardiens : Carmen Rosa Carracedo, à l'Estaca de Bares ; Cristina García-Capelo, à Machichaco, et Margarita Peralta Vaquero, à San Cristóbal de La Gomera.

À chaque départ à la retraite d'un gardien ou une gardienne de phare, le phare se retrouve vide. Ils sont la première et la dernière génération à fermer la porte, sans laisser de successeur.



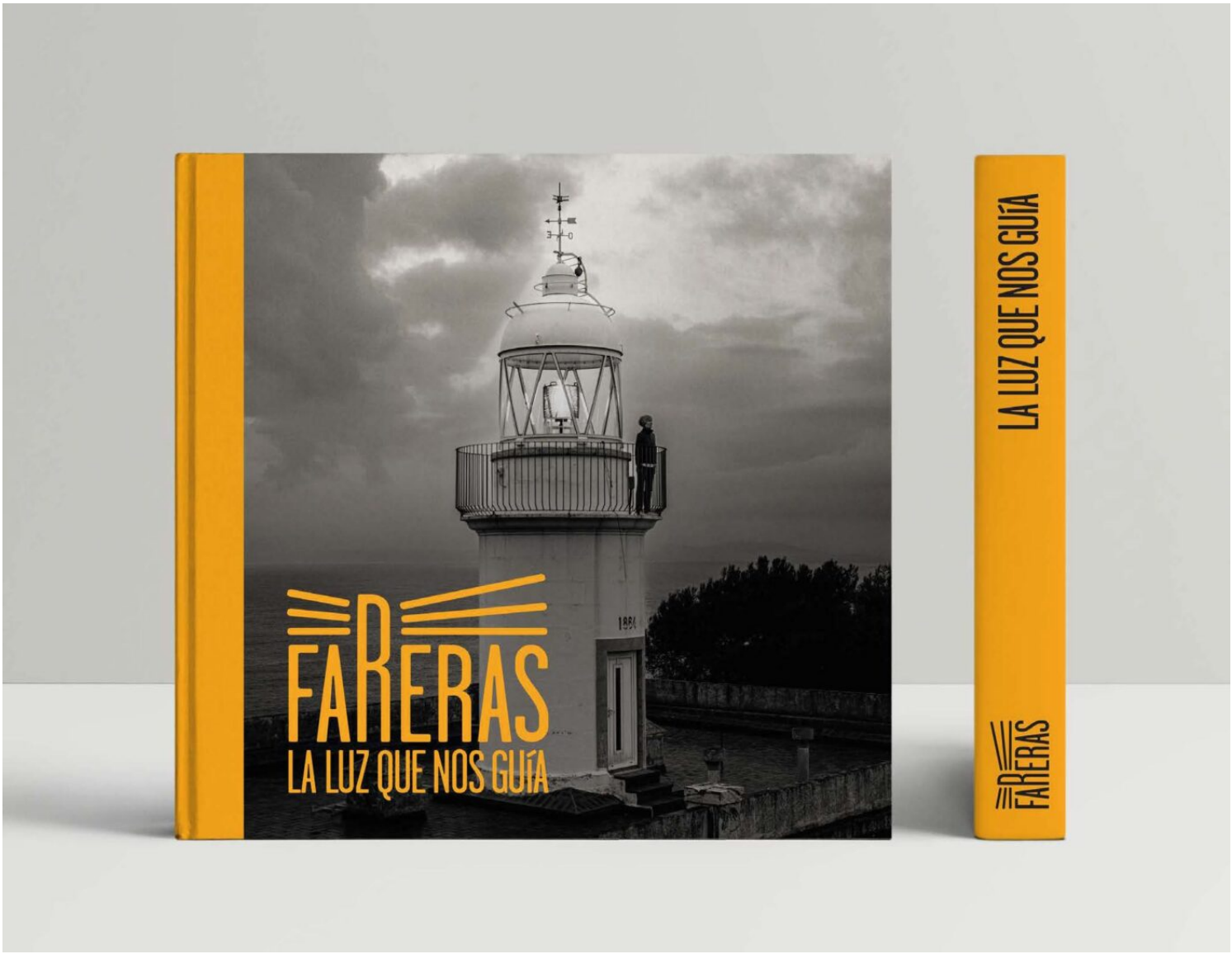
Elvira Pujol, la dernière gardienne de phare, sur le chemin menant au phare de Punta s'Arenella, à Port de la Selva. Photo : Cristina Rodríguez Paz.



Elvira Pujol au phare du Cap de Creus. Photo : Cristina Rodríguez Paz.

Pour en savoir plus

Le livre *Fareras. La luz que nos guía,* paraîtra bientôt. Il rassemble des éléments de l'exposition du même nom et du long métrage *Aunque seamos islas*, qui développent des informations sur les personnages ainsi que le matériel graphique et historique.



Couverture du livre de Cristina Rodríguez « Fareras. La luz que nos guía ».